

Sœur Elisabeth

Dialogue avec une carmélite



Elle confesse malicieusement avoir eu quelques difficultés à canaliser sa spontanéité à son entrée au Carmel de Profondval. Sœur Elisabeth est pourtant aujourd'hui une prieure de 47 ans, sereine et attentive. Elle s'est prêtée sans détours au jeu des questions-réponses. Rencontre à cœur ouvert.

Quand avez-vous commencé à penser à entrer en religion ?

Sœur Elisabeth: Pendant mes humanités, j'avais envie de devenir professeur de religion. Il me semblait primordial d'avoir un lieu où les jeunes puissent parler, s'interroger sur le sens de l'existence. C'est très important dans leur formation. Mais en fin de rhéto, j'ai préféré opter pour le Droit. Je ne m'y suis pourtant pas sentie à ma place, et j'ai finalement décidé de faire une licence en sciences religieuses à Louvain-la-Neuve. Mais c'était vraiment dans l'optique d'une recherche de sens. Je ne savais même pas, à l'époque, qui étaient les quatre évangélistes! Là, j'ai rencontré de jeunes chrétiens qui avaient une relation de foi vivante avec Dieu et qui avaient l'habitude de prier. Cela m'était complètement hermétique. Je me disais:

Dieu m'aime, oui, bon, d'accord, mais je ne ressentais pas cela comme une réalité, je n'avais pas de relation personnelle à Dieu. Je me sentais exclue de quelque chose, et j'ai eu envie de prendre part à un groupe de prière pour voir cela de plus près. Un jour, une personne y a parlé de la vocation, de sa vraie nature et du fait qu'on ne choisit pas cette voie à défaut d'autre chose (mari, carrière...). Un texte de l'Apocalypse dit que notre nom est inscrit sur une pierre et que seul Dieu le connaît. J'avais 19 ans, et cela a changé la manière de me poser la question de mon avenir.

Et ensuite ?

Sr E.: Les choses se sont mises en place petit à petit. J'ai accompagné des guides lors d'un camp-chantier en France chez les Sœurs de Bethléem,

et cela a été un véritable choc de découvrir une communauté jeune et contemplative. Une de ces sœurs m'a particulièrement marquée. Ce fut une rencontre bouleversante. Elle me donnait à voir que Dieu est vivant et qu'on peut tout lui consacrer. La lecture de la vie de sainte Thérèse de Lisieux a également été décisive. J'ai compris que Dieu aime chacun personnellement. Il ne s'agissait plus de simples mots à ce moment, mais bien d'une parole vivante. L'eucharistie prenait tout son sens. Je me suis alors vraiment posé la question de ma vocation. Puisque Dieu m'a créée, m'aime et est la personne qui me connaît le mieux, ne pourrais-je pas envisager mon avenir avec lui? J'étais toujours en sciences religieuses à ce moment, et j'ai poursuivi mon cheminement. Avec un groupe de prière, j'ai eu l'occasion de

"UN TEXTE DE L'APOCALYPSE DIT QUE NOTRE NOM EST INSCRIT SUR UNE PIERRE ET QUE SEUL DIEU LE CONNAIT. J'AVAIS 19 ANS, ET CELA A CHANGÉ LA MANIÈRE DE ME POSER LA QUESTION DE MON AVENIR "

venir plusieurs fois au Carmel de Profondval, que j'ai découvert ainsi de manière concrète.

La décision de devenir religieuse a-t-elle été facile à prendre?

Sr E.: Oh non! J'étais écartelée entre cet appel que j'entendais, mais qui me faisait peur, et l'envie de me marier, d'avoir des enfants. Ce n'était pas évident d'y renoncer... J'ai terminé mes études et j'ai travaillé un an comme professeur de religion. J'aimais beaucoup cela. C'était difficile, mais passionnant. L'école catholique a cette liberté de témoigner - non pas par des discours, mais en étant ce qu'elle est - de l'importance de considérer l'être dans toutes ses dimensions, y compris spirituelle. Mais même si mon métier m'apportait beaucoup, l'attrait d'une vie entièrement dédiée à Dieu devenait de plus en plus fort, et mes craintes s'estompaient. J'ai donc pris la décision d'entrer au Carmel.

Ce n'est déjà pas rien d'entrer en religion, mais le Carmel, c'est particulièrement contraignant...

Sr E.: Effectivement! Devenir carmélite, c'est envisager une vie de silence

et de pauvreté. J'avais 24 ans et j'éprouvais une joie immense d'être parvenue à l'aboutissement d'une recherche et en même temps, tout commençait. J'ai été postulante pendant 6 mois et j'ai progressivement partagé la vie de la communauté. Après un noviciat d'un an et des vœux temporaires de 3 ans, j'ai prononcé mes vœux définitifs. C'est important d'avoir ce temps pour vérifier si l'appel est authentique. Nous choisissons de nous retirer du monde en vue d'être libres pour Dieu et la prière, au cœur de l'Église, avec la conviction que cette fécondité secrète peut agir sur le monde. La vie communautaire a toute son importance, aussi. Vivre ensemble en un même lieu toute sa vie, c'est très fort! C'est à la fois un appel à la charité et le lieu de vérification de l'authenticité de la relation à Dieu, sans quoi on court le risque de l'illusion par rapport à ce qu'on vit.

Avez-vous connu des passages difficiles?

Sr E.: Oui... Au début, on a le sentiment d'être arrivée au port. La rencontre de Dieu est épanouissante, la prière reconfortante et heureuse. On s'y sent aimée. Mais l'enthousiasme des premiers temps doit tomber et les difficultés sortir. Quand la prière devient aride et qu'on croit qu'on n'aime plus, c'est le moment de l'amour véritable et de la foi. C'est difficile, parce qu'on se sent seule et qu'il faut parvenir à croire qu'on est toujours deux. Quand on entre au Carmel, on accepte de renoncer au mariage, à la maternité pour un amour fort, qui comble. Puis c'est la nuit, le désert. C'est très éprouvant, affectivement, de ressentir cela. Il faut accepter de "descendre" plus loin que la sensibilité. Il devient indispensable d'admettre de quitter une manière précédente d'aller à Dieu pour lui donner une "avance" de confiance, pour se tenir devant lui pauvrement, humblement, en se laissant dépouiller de ce qu'on croyait lui apporter et de ce qu'on en recevait. C'est là que tout commence, qu'on peut trouver la vraie joie intérieure. Il m'est arrivé de "vaciller", mais au fond de moi, j'ai toujours perçu que ma place était ici.

On peut vivre la même chose au sein d'un couple...

Sr E.: Je le pense. Quand l'élan du début retombe et que les illusions s'en vont, il faut alors croire en l'autre, lui donner totalement sa confiance. Ce moment de "purification" de l'amour est très déstabilisant.

Êtes-vous informées de ce qui se passe à l'extérieur du Carmel?

Sr E.: Bien sûr! Nous avons des contacts avec l'extérieur et nous lisons les journaux. Nous sommes informées de ce que vivent nos contemporains, tout en conservant la distance qui permet l'analyse. L'important, pour nous, n'est pas d'être tenues au courant des détails des événements, mais bien d'être en communion profonde avec la vie extérieure pour pouvoir porter cela dans notre prière.

Chacune d'entre nous prie librement pour ce qu'elle souhaite. Nous recevons aussi des demandes de personnes qui écrivent ou téléphonent pour nous demander des prières. Il n'y a évidemment pas de "garantie de résultat", mais les personnes qui nous confient leurs peines nous disent être heureuses que nous cheminions avec elles dans leurs souffrances.

Être l'amour dans le cœur de l'Église et du monde, nous y sommes tous appelés et il n'est pas nécessaire d'entrer au Carmel pour cela, mais nous, nous misons essentiellement sur cette cartela. Nous avons choisi de vivre en retrait du monde pour que toute notre vie devienne prière, orientée dans l'amour.

Vous m'avez dit être très sensible au mal-être de vos contemporains...

Sr E.: Les connexions n'ont jamais été aussi nombreuses entre les personnes, mais on sent une grande solitude de fond. L'homme n'est pourtant pas seul. Dieu l'aime, sans condition, quel qu'il soit, et désire entrer en communion avec lui, mais librement.

Dans la religion chrétienne, c'est Dieu qui vient vers l'homme. J'aime beaucoup cette représentation de Dieu par Michel-Ange, qui tend la main vers l'homme. Dans la création et dans l'envoi de Jésus sur terre, on sent cette main qui cherche l'homme. Nous sommes faits pour aimer et être aimés, mais nous le vivons avec nos limites.

Notre souffrance vient de notre incapacité à vivre cela pleinement. C'est difficile d'aimer vraiment, car cela implique de renoncer à soi pour l'autre. C'est pourtant le vrai chemin du bonheur! Le Christ Jésus l'a vécu de manière complète et lumineuse, car lui se savait enfant du Père, totalement. Pour les humains que nous sommes, se savoir aimé de Dieu ou ne pas le savoir fait une énorme différence. ■

INTERVIEW ET TEXTE

MARIE-NOËLLE LOVENFOSSE